

Saturne

N°9

L'ÉDITORIAL

POUR L'AMOUR D'ÉLISABETH

ARIANE DAYER

C'est chouette, Babette, comme prénom. Quand on l'a choisi. Celle-ci s'appelle en fait Elisabeth. Pour un coup de fil, pour rien, Elisabeth Deiss, femme du président de la Confédération, n'est plus appelée que Babette. Diminutif: pour diminuer. Les médias lui reprochent d'avoir «perdu ses nerfs», appelant la rédaction de La Liberté après un article qui égratignait son mari. Une «sottise» ose-t-on commenter. Comme pour faire écho à la publicité pour la crème qui avait fait tant rire: «Babette, on la lie on la fouette.»

Un coup de fil et voilà que la nation est transportée dans la cuisine des Deiss. Que s'est-il passé, que se sont-ils dit? A-t-elle pris, seule, la décision d'appeler? Qu'avaient-ils mangé au petit déjeuner? Pourquoi a-t-elle craqué pour un article anodin alors que son mari est copieusement azoré toute l'année? Est-elle exaspérée par le livre de Ruth Metzler? Surtout, aime-t-elle son homme pour aller jusque-là! Délire sur l'intimité d'un couple, parce qu'on n'a rien d'autre à se mettre sous la dent.

En Suisse, les femmes de conseillers fédéraux ont le droit d'être des pots de fleurs. C'est tout. La Chancellerie, assise sur la tradition, ne les laisse pas parler. Et c'est cela qu'il faut changer. Donner le droit aux épouses de dire, de penser, leur permettre l'accès à l'individualité. Casser ce système hypocrite qui fait semblant de refuser la personnalisation en mettant les compagnes sur les photos, jamais dans les interviews. Les éthiques sont sauvées, la nation n'est pas en danger parce que Elisabeth Deiss a décroché son téléphone. Des cortèges d'épouses meurtries l'ont fait avant elle, qui se reconnaîtront dans son geste. Toutes, elles témoignent de vies difficiles, de compromis, de sacrifices, à l'ombre d'un homme qui court. On les force à se taire pour les dire «sottes», on les décrédibilise quand elles aiment. Ne laissons pas cette anecdote conduire à les museler davantage. Et si elles avaient quelque chose à dire?

G8: «J'ÉTAIS AU BOUT DE LA CORDE COUPÉE»

UN AN APRÈS LA BAVURE, MARTIN SHAW TÉMOIGNE

